

La PNM aborde de manière critique les problèmes politiques et culturels, nationaux et internationaux. Elle se refuse à toute diabolisation et combat résolument toutes les manifestations d'antisémitisme et de racisme, ouvertes ou sournoises. La PNM se prononce pour une paix juste au Proche-Orient, basée sur le droit de l'État d'Israël à la sécurité et celui du peuple palestinien à un État.

ISSN: 0757-2395

PNM n° 398 - Septembre - 40^e année

MENSUEL ÉDITÉ PAR L'U.J.R.E.

Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide

Le N° 6,00 €

DU SANG ET DES LARMES ?

par **PATRICK KAMENKA**



Les trois coups de la rentrée 2022 ont été frappés brutalement, fin août, avec la communication démagogique d'Emmanuel Macron affirmant, le 24 août, lors du premier conseil des ministres : « nous vivons la fin de l'abondance, la fin des évidences et la fin – pour ceux qui en ont encore – d'une forme d'insouciance (...) ». ■■■ (Suite en page 4)

Exposition Mendjisky

par **BERNARD FREDERICK**

Le château-musée Grimaldi de Cagnes-sur-Mer présente jusqu'au 7 novembre 2022 une exposition consacrée au peintre Maurice Mendjisky (1890-1951), *De Montparnasse à la Côte d'Azur*. Mendjisky, l'un des membres de l'École de Paris, vécut régulièrement sur la Côte d'Azur du début des années 1920 à sa disparition en 1951. Il fut l'ami de Pablo Picasso, de Jacques Prévert et le premier amant de la fameuse Kiki de Montparnasse.

Maurycy (Mojsze) Mędrzycki (Maurice Mendjisky) est né en 1890 à Łódź. Son père travaillait comme ferblantier dans un atelier situé au sous-sol d'une maison de la rue Cegielniana (aujourd'hui rue Jaracza), où se trouvait l'appartement de la famille. Il fréquente l'école de dessin Jakub Katzenbogen et se lie d'amitié avec l'architecte Gustav Landau-Gutenteger qui l'aide à financer son voyage à Paris pour étudier l'art. En 1906, il entre à l'École des Beaux-Arts et s'associe à l'École de Paris. Il est l'un des premiers à intégrer La Ruche [1], où il restera de 1908 à 1910. ■■■ (Suite en page 12)



Éditorial

NE PAS SE LAISSER INTIMIDER

par **HENRI BLOTNIK**

Souhaitons que vous ayez passé quelques agréables moments de détente estivale avec vos proches pour résister aux nouvelles inquiétantes qui auraient pu les gâcher. Dérèglements climatiques, flambée des prix ont pu obliger à remettre ou contrarier bien des projets de vacances.

En Ukraine, la guerre se poursuit. Les affrontements n'ont jamais cessé depuis 2014. Ils risquent de durer encore, ajoutant aux périodes tragiques qu'ont subi ces territoires encore aux confins des empires, autrefois ottoman, autrichien et russe. Destructures et crimes de guerre, les premières victimes en sont les civils déplacés ou exposés aux bombardements. Un cessez-le-feu est urgent : l'accord sur l'exportation des récoltes de blé montre que les intérêts des oligarques peuvent, d'un côté comme de l'autre, être conciliés pour surmonter une crise aussi grave.

Les ultras de l'extrême droite israélienne multipliaient aussi les agressions contre les Palestiniens, poussant à l'accélération d'expropriations illégitimes. Des parlementaires français de la Nupes, invoquant les critères de l'ONU et des ONG israéliennes, ont réagi en proposant un projet de résolution qualifiant d'apartheid la politique du gouvernement israélien*.

Cette incrimination a pu choquer, ce qui était recherché. D'aucuns, dès la première critique de la politique israélienne, brandissent le soupçon d'antisémitisme. Il resterait sans doute utile, en examinant la question sur le fond, de trouver un terme plus spécifique que celui d'apartheid pour qualifier la mise en œuvre par les coalitions de droite et d'extrême droite israélienne de la politique inscrite dans la loi fondamentale de juillet 2018.

D'Amérique Latine souffle un vent de progrès : en Colombie avec l'élection d'un président progressiste, au Chili où un modèle de constitution progressiste est soumis à referendum et au Brésil où le président Lula pourrait être à nouveau élu en octobre. Au Chili, comme au Brésil, les organisations progressistes juives se sont mobilisées avec succès face à la violence de candidats néofascistes propageant des clichés et des slogans nazis.

Au Royaume-Uni, c'est une situation de grève généralisée pour de meilleurs salaires qui se présente.

Un encouragement à la lutte alors que s'engagent pour nous les batailles de l'automne pour la paix et le pouvoir d'achat. ■ 30/08/2022

*https://www.assemblee-nationale.fr/dyn/16/textes/116b0143_proposition-resolution

CARNET

Fidèle lecteur de la *Presse Nouvelle* depuis de longues années, Jo Speculante est décédé le 2 juillet à l'âge de 92 ans. Son père a été déporté en 1942 par le convoi n° 35 et assassiné à Auschwitz-Birkenau en tant que juif français d'origine russe. Très jeune, Jo, comme tout le monde l'appelaient, adhère au parti communiste et au début de sa période professionnelle, débutée à 14 ans, il adhère à la Cgt où il milite activement. Mai 68 : il est en première ligne pour la négociation des accords de Grenelle pour les grands magasins, à la suite de quoi il est licencié ! Toute sa vie, il a été convaincu de l'utilité et de la nécessité de se battre pour défendre les

C'est avec une grande émotion et une immense tristesse que nous avons appris le décès à l'âge de 82 ans de notre amie **Monique Kreps** survenu le 21 août après qu'elle ait lutté de longs mois contre la maladie. Monique était une ancienne enfant de la Maison de Sèvres tenue par « Pingouin et Goéland ». Abonnée à la *Presse Nouvelle Magazine*, Monique était membre du Conseil d'Administration de l'AACCE dont elle assurait les



Joseph Speculante

intérêts des salariés face au patronat. Toujours dynamique et fédérateur, il a été très impliqué dans la vie associative de Fontenay-sous-Bois. Passionné d'histoire et de musique, il aimait tisser des liens, créer de nouvelles amitiés et profiter de chaque instant de la vie. Tous ceux qui le connaissaient, l'appréciaient pour son humanité, sa générosité, sa personnalité très attachante, hors du commun ! ■

Irène Speculante

Chère Irène, nous gardons le souvenir ému de ton père, de sa joie de vivre, de son ardeur à témoigner* jusqu'en novembre dernier, lorsqu'il fit attribuer la

Médaille des Justes à la famille qui l'avait recueilli de 1942 à 1944 à la Ferté-Bernard, ce qui lui fut l'occasion d'échanger avec une classe de primaire et deux classes de troisième et de leur montrer son « étoile » et son diplôme de certificat d'études primaires, obtenu le 5 juin 1944 à La Ferté-Bernard... Nous t'adressons nos plus sincères condoléances, ainsi qu'à ta mère, Sophie, à ta famille et à tes proches. ■



UJRE/PNM

* Voir aussi son témoignage dans le téléfilm *Le sourire d'Isaac* (2002).

Monique Kreps

activités culturelles. Membre également du comité de rédaction de *La Lettre* de l'AACCE, elle assurait aussi la coordination éditoriale de *La Lettre* de MRJ-MOI (*Mémoire des Résistants Juifs de la Main d'Oeuvre Immigrée*), association dont

Mireille Sicari-Zolty

Mireille Sicari-Zolty nous a quittés le 18 août. Née à Paris de parents juifs polonais immigrés, elle parlait yiddish avec sa grand-mère maternelle et avec son grand-père paternel, *shoykhet* (abatteur rituel) au *Pletzl*. C'est tout naturellement qu'à la mort de sa mère, elle a suivi les cours de l'Association pour l'étude et la diffusion de la culture yiddish (AEDCY), devenue ensuite la *Maison de la culture yiddish*. Son intérêt pour l'expression corporelle, le mime et la lecture à voix haute lui a fait rejoindre la troupe de théâtre de Charlotte Messer, le *Troim teater*, ainsi que l'Atelier du conte de Sonia Koskas. Ainsi avons-nous pu voir, entre autres, Mireille «la rose» (l'un de ses rôles au

elle avait participé à la création. Sa présence aux autres, sa douceur et sa bonne humeur constantes, malgré les épreuves, nous manqueront. Nous nous associons au deuil de ses enfants, Jérémie et Laetitia, et de ses petits-enfants et leur présentons nos plus sincères condoléances. ■

UJRE/PNM



théâtre)... J'ai trop peu connu Mireille, qui était la cousine germaine de ma belle-sœur par alliance, Malka Szwiczarczyk-Wain. Mais lors de l'hommage particulièrement émouvant que lui ont rendu ce 26 août, et auquel j'ai pu participer, sa famille et ses amis, il m'a été confirmé que Mireille était une belle personne, avenante, souriante, rayonnante, joyeuse, pleine de vie, présente à tous. Mes affectueuses condoléances à Joëlle et Gilles, ses enfants, à Liliane, sa sœur, à Julia sa petite-fille, à toute sa famille et à ses proches. ■ **Taubalman**

VIE DES ASSOCIATIONS

UN ÉTÉ MÉMORIEL !

11 juin : l'AACCE présente son ouvrage, *Des larmes aux rires* (voir p. 8) au Carreau du Temple. **20/06**, notre maison, le « 14 », est enfin inaugurée « officiellement » par la Mairie de Paris, qui honore notre histoire, sous le signe de la Résistance, en présence de Jean Rol-Tanguy et rend hommage par une plaque à Max Weinstein, résistant de l'Union de la Jeunesse Juive (UJJ) zone Sud. **21/06**, Paris célèbre Albert Memmi en lui dédiant une élégante place parisienne du 4^e arr. tout en soulignant son rôle éminent dans l'histoire de la décolonisation. **29/06**, anciens des Foyers, personnalités d'Arcueil et membres de l'UJRE se retrouvent autour de la maison d'enfants de la rue Lavoisier créée par l'UJRE/CCE au sortir de la guerre, pour une pose de plaque.

16 juillet, au matin : la Mairie du 20^e arr. de Paris commémore le 80^e

anniversaire de la Rafle du Vel' d'Hiv dans la Cour de la Métairie ; l'après-midi, la section du 20^e du Pcf se rassemble devant *La Bellevilloise* où étaient regroupés les juifs raflés avant d'être internés ; le soir, Serge Klarsfeld et les *Fils et Filles des déportés juifs de France* organisent une cérémonie au *Jardin mémorial des enfants du Vel' d'Hiv*. **17/07**, cérémonies officielles sur la *Place des Martyrs Juifs du Vélodrome* d'Hiver le matin, avec Elisabeth Borne Première ministre, et dans l'ancienne gare de Pithiviers l'après-midi, avec le Président Emmanuel Macron qui inaugure ce lieu de mémoire. Il rappelle l'horreur de « ce que l'État français a fait » et réaffirme que « ni Pétain, ni Laval, ni Bousquet, ni Darquier de Pellepoix, aucun de ceux-là n'a voulu sauver des juifs. C'est une falsification de l'histoire que de le dire. ». **18/07**, c'est à Ivry-sur-Seine qu'à l'issue de la



À vos agendas

• **Dimanche 4 septembre** : Venez rencontrer **François Mathieu** au **Salon du livre** organisé par le **MAHJ** et consacré à **L'Ukraine et ses confins**. Notre collaborateur y dédicacera son ouvrage publié aux éditions Fario : *Écrire c'était vivre, survivre – Chronique du ghetto de Czernowitz et de la déportation en Transnistrie 1941-1944*. – *Écrivains et poètes juifs de langue allemande présentés et traduits par François Mathieu*. ■

• **Les 9, 10 et 11 septembre** : Nous vous attendons nombreux au **Village du livre de la Fête de l'Humanité** ! Les équipes de l'UJRE, de l'AACCE, de MRJ-MOI. **Vendredi 14h.**, présentation à l'espace Débats du Village du Livre de l'action de la MOI et du livre *Des larmes aux rires* (voir page 5). ■

• **Mercredi 21 septembre** : **Journée internationale de la Paix**. L'UJRE soutient l'appel du *Mouvement de la Paix* : Aucune de nos différences de conviction, d'appartenance ou de sensibilités philosophique, politique, religieuse, syndicale ou autres ne doit faire obstacle à l'expression de cette aspiration commune. Osons la Paix ! Agissons pour la Paix ! Gagnons la Paix ! Soyons solidaires, nos destins sont liés ! Plus jamais la guerre, plus jamais Hiroshima ! Partout en France, marchons pour la Paix ! ■



COURRIER DES LECTEURS

ERRATUM Merci à Yves Lamoine (et non Lemoine comme nous l'écrivions en juin dans le courrier des lecteurs) de nous avoir apporté le soutien de son abonnement à la *Presse Nouvelle*, prolongeant ainsi la « mission » que s'est donnée sa maman, Annette Schmer, notre abonnée de toujours. Les arguments qu'il nous fournissait, de toutes les (bonnes) raisons qu'il y a de s'abonner à notre revue, ne peuvent que nous encourager à poursuivre, nous aussi, notre « mission ». ■ **PNM**

cérémonie nous découvrons la suite de panneaux «*Les rafles « raciales » en France 1940-1944*» exposés sur les grilles du parc Maurice Thorez **jusqu'à fin septembre. Qu'on se le dise !** Car l'exposition du Crif, «*Lest we forget – N'oublions pas*», exposée en juillet par le Sénat sur les grilles du Luxembourg à Paris, n'est, elle, plus visible à part le dossier de presse encore accessible en ligne : <https://cutt.ly/OctQZHX>. Chut, nous savons déjà qu'une grande exposition se tiendra à la mairie du 18^e de Paris, au mois de novembre, préparée par les membres de l'AMEJD ... nous vous en dirons plus le mois prochain. ■

פּרֶסֶה

LA PRESSE NOUVELLE

Magazine Progressiste Juif fondé en 1934

Éditions :

1934-1993 : quotidienne en yidish, *Naïe Presse* (clandestine de 1940 à 1944)

1965-1982 : hebdomadaire en français, **PNH** depuis 1982 : mensuelle en français, **PNM** éditées par l'U.J.R.E

N° de commission paritaire 062 4 G 89897

Directeur de la publication
Henri Blotnik

Rédacteur en chef
Bernard Frederick

Administration - Abonnements
Secrétaire de rédaction
Taubalman

Rédaction - Administration
14, rue de Paradis
75010 PARIS

Tel : 01 47 70 62 1 6

Courriel : lapnm@orange.fr

Site : <http://ujre.monsite-orange.fr>
(bulletin d'abonnement téléchargeable)

Tarif d'abonnement

France et Union Européenne :

6 mois 30 euros

1 an 60 euros

Étranger (hors U.E.) 70 euros

IMPRIMERIE AQUARELLE

14 Rue du Ballon 93160 Noisy

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je souhaite m'abonner à votre journal
"pas comme les autres"
magazine progressiste juif.

Je vous adresse ci-joint mes nom, adresse postale, date de naissance, mël et téléphone

PARRAINAGE
(10 € pour 3 mois)

J'OFFRE UN ABONNEMENT À :

Nom et Prénom

Adresse

Téléphone

Courriel

JAMAIS QUATRE SANS CINQ...

par DOMINIQUE VIDAL

Les Israéliens sont appelés aux urnes pour la cinquième fois en quatre ans. Retour de Netanyahu ou nouveau bricolage ? L'absence d'alternative de gauche – juive et arabe – risque en tout cas de condamner le pays à poursuivre sa fuite en avant suicidaire.

La coalition surréaliste mise en place en juin 2021, après la quatrième déroute électorale de Benjamin Netanyahu en trois ans, était promise à l'échec. Unie par la seule volonté d'empêcher son retour, elle allait de la gauche sioniste (*Meretz* de Nitzan Horowitz et *Travailleurs* de Mirav Michaeli) à l'extrême droite (*À droite* de Naftali Bennett), en passant par le centre (*Il y a un futur* de Yaïr Lapid et *Bleu Blanc* de Benny Gantz) et la droite (*Nouvel espoir* de Gideon Sa'ar), sans oublier le parti russe (*Israël*



Naftali Bennett à gauche discute avec Yaïr Lapid à la Knesset

notre foyer d'Avigdor Liberman) et les islamistes modérés (*Ra'am* de Mansour Abbas). Comme prévu, cet attelage n'a pu que cautionner la politique anti-palestinienne de son Premier ministre et de son ministre des Affaires étrangères.

D'où l'autodissolution de la *Knesset*, fin juin dernier : elle a donné le signal d'une campagne électorale incertaine, que les électeurs concluront le 1er novembre. La bataille se livre pour l'instant entre « centre », droite et extrême droite, tous trois en recomposition.

Au « centre », le nouveau Premier ministre Lapid et son ministre de la Défense Gantz, allié à *Sa'ar*, se disputent le leadership d'une future coalition. Si le premier dispose d'une longueur d'avance sur son rival, le second vient d'engranger le ralliement de l'ex-chef d'état-major Gadi Eizenkot.

À droite, Netanyahu, grand vainqueur des primaires au sein de son parti, arrive largement en tête avec quelque 35 sièges dans les sondages. Pour rallier une majorité de députés, il mise sur les ultra-orthodoxes et espère aussi récupérer les dépouilles de *À droite*, dont Bennett a laissé la direction à Ayalet Shaked. Rebaptisé *Esprit sioniste*, ce dernier peinerait à obtenir les 3,5 % nécessaires pour entrer à la *Knesset*.

Netanyahu compte surtout sur l'extrême droite. C'est pourquoi il a poussé Bezalel Smotrich (*Parti sioniste religieux*) et Itamar Ben Gvir (*Force juive*) à fusionner leurs deux listes. Le premier se distingue par son homophobie obsessionnelle, le second par sa référence au rabbin Kahane, dont la *Knesset* avait interdit le parti pour « racisme » en 1994. Les sondages leur promettent le nombre record d'une dizaine de sièges, voire plus.

Quant à l'éternel duel entre les *haredim* ashkénazes du *Judaïsme unifié de la Torah* et les séfarades du *Shas*, il semble tourner à nouveau à l'avantage du second. Tous deux rêvent de retrouver leur place au gouvernement et de bloquer la timide sécularisation en cours.

En cette fin d'été, la quatrième guerre contre Gaza (voir encadré) a permis à Lapid de reprendre – provisoirement ? – la tête devant Netanyahu, mais ni l'un ni l'autre n'obtient encore le 61^e député fatidique. Reste l'essentiel : la gauche, juive et arabe,

représenterait à peine plus de 10 % de la *Knesset*... contre 35 % en 2015 !

Rien là de surprenant. Selon la dernière enquête de l'*Israel Democracy Institute* [1], 62 % des Juifs israéliens se classent « à droite » (contre 46 % il y a trois ans) ; 24 % se situent « au centre » (contre 33 %) ; et 11 % seulement se définissent comme « de gauche » (contre 17 %). En 1995, année de l'assassinat d'Itzhak Rabin, 29 % se disaient « de droite », 28 % « centristes » et 36 % « de gauche ». Cette droitisation frappe d'autant plus qu'Israël, premier de la classe néolibérale, bat de nombreux records (occidentaux) en matière de pauvreté et d'inégalité. Avant la pandémie, en 2019, le pourcentage de pauvres atteignait déjà 23% en moyenne, selon les statistiques officielles – mais 31,7 % des enfants, 46 % des Arabes, 57 % des ultra-orthodoxes... et même 25 % des survivants de la Shoah !

La droitisation des Israéliens est inséparable de leur hostilité croissante vis-à-vis des Palestiniens, sur fond d'une peur largement manipulée par le gros de la classe politico-médiatique et d'une impunité rassurante de la part d'une communauté internationale enfermée dans le « deux poids deux mesures ».

Qu'on l'appelle ou non « *apartheid* », le régime donne aux seuls Juifs une pleine citoyenneté, les Arabes restant des citoyens de seconde classe. La loi « *État-nation du peuple juif* » du 19 juillet 2018 a gravé cette discrimination dans le marbre constitutionnel : « *Seul le peuple juif a droit à l'autodétermination nationale en Israël* », stipule son article 1. Une hiérarchisation ethnique qui s'exprime aussi à travers des lois et règlements qui restreignent les droits des Palestiniens, non seulement dans les Territoires occupés, mais aussi dans le « petit Israël », à l'intérieur des frontières d'avant 1967. Les plus significatives sont les restrictions de l'accès à la terre, dont les Arabes ne possèdent plus que 3 %, alors que les Juifs en détenaient moins de 7 % en 1947, à la veille du plan de partage.

Cette discrimination systémique attise un racisme de plus en plus déclaré. En 1994, la *Knesset* interdisait le parti du rabbin Meïr Kahane. En 2021, ses héritiers, adoués par Netanyahu, sont revenus à

la *Knesset* et tiennent ce genre de discours que Zeev Sternhell dénonçait : « *En Israël pousse un racisme proche du nazisme à ses débuts* [2]. »

Israël n'a cependant rien d'un cas isolé. Son point commun avec d'autres pays saisis par le populisme ? L'absence d'une alternative sérieuse, sans laquelle mécontentement et nationalisme alimentent une radicalisation à droite. D'autant qu'ici, seule une alliance solide entre les gauches juive et arabe, objectif ambitieux s'il en est, pourrait offrir une perspective à la fois pacifique, sociale et écologique. Entre une gauche sioniste délégitimée par la caution qu'elle a apporté à Bennett et Lapid et une gauche arabe divisée par Mansour Abbas au point de décourager son électorat [3], on est, hélas, loin du compte. ■ 30/08/2022

[1] Site du *Times of Israel*, 29 août 2022.

[2] *Le Monde*, 18 février 2018.

[3] Seuls 39 % des citoyens arabes iraient voter, contre 45 % en 2021.

UNE « GUERRE PRÉVENTIVE » CONTRE GAZA

« *Ein brera* » : nous n'avons pas le choix. C'est ainsi qu'Israël a longtemps justifié ses guerres. Ce fut vraiment le cas de celle de 1973, déclenchée par l'Égypte d'Anouar Al-Sadate et la Syrie de Hafez Al-Assad. D'autres furent des initiatives de Tel-Aviv, y compris toutes les « opérations » contre Gaza. Mais celle d'août 2022 n'a été précédée pendant des semaines, contrairement aux précédentes, d'aucun attentat ni tir de missiles sur le territoire israélien.

Son bilan n'en est pas moins tragique : les bombardements ont tué une cinquantaine de personnes, toutes palestiniennes, dont 19 enfants. La mort de cinq de ces derniers a fait l'objet d'une polémique morbide, *Tsahal* assurant qu'ils avaient été victimes d'explosions accidentelles de roquettes du *Jihad islamique*. L'état-major israélien a fini par reconnaître sa responsabilité, au grand embarras des propagandistes inconditionnels qui affirmaient l'inverse. Du côté israélien, le « Dôme de fer » a empêché le millier de missiles tirés depuis Gaza d'entraîner pertes humaines et gros dégâts matériels.

Comment, alors, expliquer cette offensive ? L'armée se targue d'avoir décimé la direction du *Jihad islamique*, mais elle sait que les dirigeants éliminés seront remplacés. Si l'opération constituait un piège pour le *Hamas* et le *Hezbollah*, ceux-ci n'y sont pas tombés. Bref, il s'est agi d'une « guerre préventive... électorale », sur le modèle de celle qui a été lancée en décembre 2008 par les deux Ehoud, Olmert et Barak. Sauf que les élections législatives de février 2009 furent remportées haut la main par... Benjamin Netanyahu ! ■ DV

DU SANG ET DES LARMES ?

(Suite de la Une)

L'abondance et l'insouciance ? Des propos qui iront droit au cœur des 10 millions de pauvres de l'Hexagone, des quelques 8 millions de citoyens qui survivent grâce à l'aide alimentaire ou des 4 millions de mal-logés. Sans oublier les familles qui ne peuvent pas partir en vacances : en témoigne l'opération de la *Journée des oubliés des vacances* que le *Secours Populaire* organise chaque année pour les enfants des milieux défavorisés. Mais peut-être le président s'adressait-il aux usagers nantis qui font leurs courses en jet privé ? Ou aux bénéficiaires des dividendes versés par les grandes entreprises du CAC 40 qui, selon le quotidien *Les Échos* – propriété du milliardaire Bernard Arnault – « ont atteint un niveau record de 44 milliards d'euros au deuxième trimestre en France... ».

Eux, c'est clair, ne connaissent pas la crise alors que les Français, majoritairement, sont victimes d'un taux d'inflation à 6%, – du jamais vu depuis 1985 –, d'une forte hausse des prix des fruits et légumes qui s'envole à 11% et d'une explosion des factures énergétiques du fait notamment de la guerre en Ukraine (essence, gaz, électricité). Ce, sur fond d'une économie marquée par la hausse des taux d'intérêt, renchérissant le crédit et conduisant à une croissance en berne qui entraîne une baisse de la consommation. Et surtout par une volonté purement idéologique de ramener le déficit budgétaire à 3% pour obéir aux dogmes de Bruxelles.

Dans ces conditions, oublié le « quoiqu'il en coûte » de la période de la pandémie qui a surtout bénéficié aux grands groupes... En témoignent les votes de juillet à l'Assemblée nationale sur le « paquet » du pouvoir d'achat où la « Macronie », avec Les Républicains (LR) et le Rassemblement National (RN), ont redoublé dans la voie de l'austérité refusant par exemple, comme les députés Nupes le proposaient, de taxer les « superprofits » des grands groupes pétroliers tel Total (qui devrait engranger 20 milliards de profits au 1er trimestre, gavé à la crise énergétique). Refus encore d'un Smic à 2 000 euros (le RN en tête), de la retraite à 60 ans et de la semaine de 32 heures. Bien au contraire, ce sont les 35 heures qui ont été prises pour cible avec le vote sur le rachat des RTT [1] par la droite. Et pour éviter toute incitation à augmenter les salaires, la droite a opté pour l'adoption de primes défiscalisées...

La rentrée risque donc d'être explosive, l'Élysée souhaitant poursuivre et amplifier ses réformes néolibérales sur les retraites, le RSA et l'assurance chômage. Preuve que le quinquennat « Macron-2 » n'a rien à envier au précédent dans les choix d'une politique austéritaire infligée à la majorité des citoyens. D'ailleurs, un sondage estime que 88% des Français redouteraient « une rentrée agitée » alors qu'il manque 4 000 postes d'enseignants et que le gouvernement procède en catastrophe au « job dating » [2] pour recruter en hâte des contractuels dépourvus de formation pédagogique... Le tout dans un contexte international très tendu (conflit en Ukraine, tensions en Asie, etc.) et une crise climatique des plus graves que la France ait connues, la canicule entraînant une sécheresse exceptionnelle,

donc une forte tension sur les réserves hydrauliques alors même que les feux de forêt ont dévasté de nombreuses régions, résultat d'une politique d'austérité des budgets publics, notamment pour l'Office national des forêts et les sapeurs-pompiers. Ce, sans omettre un bilan carbone [3] désastreux du fait de l'« inaction climatique » du gouvernement qui tente de sauver la face avec le projet d'une loi d'orientation énergie climat.

Les universités d'été des différentes composantes de la Nupes sont là pour apporter des éléments de réponse aux chantres du libéralisme. Tout comme le sera le rendez-vous des luttes dans le cadre de la Fête de l'Humanité les 9, 10 et 11 septembre. Fabien Roussel, le secrétaire national du Pcf, a donné le ton du climat politique de cette rentrée en répondant au président Macron que « l'insouciance à dénoncer, c'est celle des riches ».

D'ores et déjà, au plan syndical, la mobilisation est en place. La

Cgt, face à l'austérité, appelle à se rassembler le **22 septembre** pour défendre la santé qui est en pleine crise, le manque de personnels provoquant la fermeture des urgences dans de nombreux hôpitaux. Le **29 septembre** se déroulera une journée interprofessionnelle de la Cgt avec *Solidaires* pour la défense du



Macron quitte l'abondance sur son jet ski août 2022

pouvoir d'achat. Philippe Martinez, le secrétaire général de la Cgt, a mis le pouvoir en garde, affirmant : « les sacrifices on va s'y opposer » tout en rappelant qu'en juillet tous les syndicats – une première depuis dix ans – s'étaient mis d'accord pour considérer que l'augmentation des salaires restait « le sujet prioritaire ». Alors la rentrée en France sera-t-elle à l'unisson des luttes et des grèves massives qui se déroulent en Grande-Bretagne, mobilisant cheminots, dockers, salariés du métro et postiers pour des revendications salariales face à une inflation galopante ?

Mêmes causes, mêmes effets ? ■

[1] RTT : récupération du temps de travail: attribution de journées ou de demi-journées de repos à un salarié dont la durée hebdomadaire du temps de travail est supérieure à 35 heures par semaine.

[2] Job dating : Session d'embauche expresse.

[3] Bilan carbone : Outil de comptabilisation des émissions de gaz à effet de serre.

À lire

LA RAFLE DU VEL D'HIV. PARIS, JUILLET 1942 DE LAURENT JOLY

Études et témoignages ne manquent pas sur les rafles des 16 et 17 juillet 1942, la rafle du Vel d'Hiv. Laurent Joly, directeur de recherche au CNRS, et qui a récemment publié chez Grasset *L'État contre les Juifs : Vichy, les nazis et la persécution antisémite (2018)* et *La falsification de l'histoire : Éric Zemmour, l'extrême droite, Vichy et les juifs (2022)*, a, cette fois, l'ambition d'écrire une histoire globale de l'événement et d'en éclairer les facettes encore mal investies.

« L'arrière-plan administratif et la logistique policière des arrestations n'ont été que peu étudiés, et jamais dans le détail », affirme l'historien qui rappelle que l'exécution de la rafle fut le fait d'une seule et même instance : la Préfecture de police et ses milliers d'agents. « Aucun soldat allemand, aucun policier SS n'y prirent part » souligne-t-il.

L'ouvrage de Laurent Joly s'appuie sur des sources qui mêlent lettres, dessins, témoignages de victimes ou de rescapés et sur les archives de la police, de l'administration, de la justice comme les 4 000 dossiers d'épuration administrative des agents de la Préfecture de police de Paris.

Quatre-vingts ans après l'événement, l'ouvrage de Laurent Joly, grâce à la richesse de sa documentation et la rigueur du travail de l'historien, nous permet de mieux saisir les logiques à l'œuvre dans la participation de Vichy à « l'irréparable », selon le mot de Jacques Chirac. Cette œuvre d'historien n'en est pas moins humaniste dans la dimension qu'elle réserve aux hommes, femmes et enfants dont Pétain et les siens savaient qu'ils étaient voués à la mort. ■

Laurent Joly, *La Rafle du Vel d'Hiv. Paris, juillet 1942*, 2022, 400 p., 24 €.



LE SAVIEZ-VOUS ?

L'AP-HP débaptise un BÂTIMENT PARISIEN

Le bâtiment René Leriche de l'ancien hôpital Broussais (Paris 14°) s'appellera désormais **Ady Steg**. Pourquoi ? Car le premier, président du Conseil de l'ordre des médecins sous le régime de Vichy, avait appliqué l'interdiction professionnelle des médecins juif et « contribué activement à leur recensement, dénonciation et spoliation ». Le second était professeur d'urologie et ancien président du Crif.

« Plus qu'un symbole. Un honneur retrouvé. Un hommage justifié » selon Martin Hirsch, patron de l'AP-HP. ■

UN RESTAURANT SI HOSPITALIER !

Le Marais et la vie juive parisienne voient disparaître *Pitzman*, restaurant accessible à toutes et tous, juifs de toutes observances. On s'y régala à petit prix d'une généreuse cuisine traditionnelle, l'accueil y était chaleureux. Le gérant de ce restaurant unique en son genre et fragilisé comme d'autres par la longue fermeture liée à la pandémie, a dû affronter un propriétaire qui a durci sa position, sans égard pour son dévouement ni son rôle social.

Espérons qu'un établissement ouvert et solidaire pourra resurgir dans ce quartier. Toute notre gratitude à M. Journo et sa famille, en leur souhaitant encore beaucoup de succès. ■ PNM

APRÈS LA MORT DE MIKHAÏL GORBATCHEV SOUVENIRS JUIFS DE LA PERESTROÏKA

Mikhaïl Gorbatchev, le premier et dernier président de l'Union des Républiques socialistes soviétiques (URSS) est décédé le 30 août, à l'âge de 91 ans. S'il laisse dans les chancelleries occidentales le souvenir d'un réformateur à l'origine de la fin de la guerre froide – qui on le constate aujourd'hui n'est en fait en rien finie –, il est rejeté dans l'ex-URSS comme étant le fossoyeur à la fois de l'Union et de l'utopie soviétique.

Parvenu au pouvoir en 1985, Mikhaïl Gorbatchev avait lancé une vague de réformes politiques et économiques – désignées par le terme *perestroïka* –, visant à moderniser et à démocratiser l'Union soviétique confrontée à de graves crises. Il dirigea l'URSS jusqu'à sa dissolution, en 1991. Il avait reçu en octobre 1990 le prix Nobel de la paix. Sa *perestroïka*, dont il disait qu'elle était une « révolution dans la révolution » allait tourner dans le vide car la révolution n'était plus que pour avoir été. Si Gorbatchev en prit vite conscience, il n'en continua pas moins jusqu'au bout à vouloir la ressusciter. Mais comme il le reconnaît lui-même dans ses Mémoires, il n'était plus, sur la fin, qu'« un chef militaire entouré de généraux et de maréchaux mais sans armée ». Et une majorité de ceux-ci allaient de surplus le trahir en août 1991. L'URSS explosa alors et Gorbatchev disparut de la scène politique avec elle.



Gorbatchev

Il reste que les années Gorbatchev furent celles d'un nouveau « dégel », selon l'expression d'Ilya Ehrenbourg à propos des années soixante. On me permettra d'évoquer deux souvenirs à ce propos. Correspondant de *L'Humanité* à Moscou de 1986 à 1991, j'ai été témoin de ce que représenta ce « dégel » pour les Juifs soviétiques.

Un soir, en 1988, dans notre petit appartement de la rue Gheorghiu-Dej dans le quartier de Sokol, était réunie une partie de la troupe du Théâtre juif Shalom qui venait d'ouvrir ses portes sur la Chaussée de Varsovie, dans un quartier ouvrier du sud-ouest de Moscou. Il y avait là le directeur du théâtre, Alexandre Levenbuk, un jeune acteur,

Guennadi Abramov et un plus vieux, Efim, avec une barbe juive fournie. Nous célébrions ensemble l'ouverture de ce théâtre juif – même si on y jouait en russe – quarante ans tout juste après la fermeture du *Goset*, le théâtre juif d'État en 1948, année de l'assassinat de son plus brillant acteur, Mikhoels.

Cette même année 1988, à l'automne, j'appris qu'un film, interdit depuis 1967 et considéré comme perdu, avait pu être reconstitué. Je rencontrai, grâce à des amis, son réalisateur, Alexandre Iakovlevitch Askoldov et son épouse Svetlana Mikhailova. Askoldov m'organisa une projection privée. Le sujet du film, d'après une nouvelle de Vassili Grossman, était simple : pendant la guerre civile russe, la commissaire politique d'une unité de l'Armée rouge est accueillie dans la famille juive d'un ferblantier juif d'un petit village d'Ukraine. Elle découvre un monde chaleureux, rempli d'amour, qui la change profondément. Un hymne à l'amitié entre les peuples !

J'écrivis une correspondance pour l'Huma et quelques articles dans la presse gorbatchévienne pour soutenir la sortie du film qui eut lieu dans le courant de l'année lors d'une soirée solennelle à la maison de l'Union des cinéastes soviétiques.

L'année 1988 est encore une année d'enthousiasme, celle qui suivit marqua le début de la fin. ■

Bernard Frederick 31/08/2022

HISTOIRE

BABI YAR, LE RAVIN DU MASSACRE DES JUIFS DE KIEV

Les 29 et 30 septembre 1941, les nazis et leurs supplétifs ukrainiens se livrent à un gigantesque massacre sur les Juifs de Kiev qu'ils viennent de conquérir.

Le 27 septembre, des annonces ont été affichées dans toute la ville : les Juifs ont reçu l'ordre de se présenter le 29 septembre à 8 heures du matin à l'intersection des rues Melnikova et Dokterivskaya, emportant avec eux des documents et des objets de valeur. Ceux qui désobéiraient devaient être fusillés. Le bruit se répandit parmi les rabbins que les Juifs allaient être emmenés en lieu sûr.



Babi Yar octobre 41

Malheureusement, les gens y ont cru jusqu'au bout, alors à l'heure dite, plus de 30 000 personnes se sont rassemblées près de Babi Yar, un ravin en bordure de la ville. Réparties en groupes de 100 hommes, femmes et enfants, sont conduites à Babi Yar par les nationalistes collaborateurs. Les victimes ont ordre de se déshabiller, après quoi elles sont abattues au bord du ravin devant ceux qui attendaient toujours l'heure de leur mort.

Comme il y avait beaucoup de monde, les Juifs ont été forcés de s'allonger en rangées égales sur les cadavres et chacun a reçu une balle dans la nuque. Le massacre de Babi Yar a duré deux jours avec une pause pour la nuit. Heinrich Müller, SS



Babi Yar octobre 41

Gruppenfuehrer (l'un des plus hauts gradés de cette formation militaire) a rapporté le 31 octobre que 33 771 Juifs avaient été tués au cours de ces deux jours. Parmi les personnes tuées figuraient principalement des personnes âgées, des femmes, des enfants et des malades, car les hommes avaient été mobilisés dans l'Armée rouge.

La prise de Kiev avait été saluée par le métropolite Andrei Sheptytsky, qui, le 23 septembre adressait une lettre à Hitler : « En tant que chef de l'Église gréco-catholique ukrainienne, je transmets à Votre Excellence mes sincères félicitations pour la prise de la capitale de l'Ukraine.

Le peuple ukrainien voit dans cette libération de la capitale du joug bolchevique un présage de sa libération de l'esclavage. Il voit en vous le commandant victorieux de l'incomparable et glorieuse armée allemande ».

Johannes Hähle, un photographe du 637e détachement de propagande allemand de la 6e armée, a pris, vers le 1er octobre 1941, une série de photos des vêtements et biens des victimes abandonnés au fond du ravin et des travaux de camouflage entrepris par les Allemands. Un témoignage accablant. ■



Babi Yar octobre 41

DOURDAN : SOUS L'OCCUPATION, UNE CENTAINE D'ENFANTS JUIFS SAUVÉS PAR UNE ASSISTANTE SOCIALE

En 1942, Antoinette Bervas, une assistante sociale de Dourdan, face aux rafles d'enfants juifs, organise un réseau d'entraide, dans sa petite commune de 4 000 habitants, à 60 km. de Paris, pour les cacher et les arracher à la mort promise par les nazis et leurs complices français.

Alors que sévissent les lois raciales édictées par le gouvernement de Vichy, cette femme discrète est horrifiée par les rafles de familles juives et les arrestations d'enfants opérées par les policiers français sur ordre de Pétain et Laval, raconte à la *Presse Nouvelle* Jean-Jacques Dulong, le président de l'*Association Antoinette Bervas* [1].

Pour Antoinette Bervas, l'arrestation des enfants juifs constitue le crime de trop. Catholique de droite modérée, elle n'hésite pas, pour les sauver, au péril de sa vie, à entrer en contact avec les résistants (gaullistes, catholiques, communistes ou simplement républicains) de cette localité où le curé participait à la Résistance.

À l'aide d'un réseau d'entraide, la jeune femme se rend régulièrement de Dourdan à la gare du Nord à Paris où elle prend sous son aile protectrice des groupes d'enfants juifs dont les parents soit ont été déportés, soit sont en fuite pour échapper aux miliciens vichystes et à la Gestapo.

Une fois de retour dans sa commune, la jeune femme répartit discrètement les gamins auprès de familles d'accueil souvent très modestes et, via l'association d'entraide, apporte des subsides pour subvenir aux besoins des enfants.

« Ce sont plus de cent enfants qui seront ainsi hébergés dans des familles d'accueil et sauvés des griffes



Plaque Antoinette Bervas au 4 Rue de la Fontaine Saint-Pierre à Dourdan © Cohen

des nazis, car aucun d'entre eux ne sera déporté », affirme Me Dulong.

« Pas un Dourdannais n'ignorait leur présence et ils ont ainsi pu compter sur la solidarité au moins passive de l'ensemble de la population, gendarmes inclus puisqu'ils n'ont pas été dénoncés », souligne Me Dulong. Exploit d'autant plus remarquable qu'une garnison allemande occupait le château de la ville et son donjon où les militaires de la Wehrmacht avaient installé un canon anti-aérien.

Dourdan a été libéré en août 1944 par les Américains aidés par les FFI locaux après de rapides escarmouches, la division Leclerc étant passée à proximité lors de son rush sur Paris.

À la Libération, Antoinette Bervas a repris une vie normale, taisant sa vie de résistante, avant de s'éteindre à la fin des années 60, emportant dans sa tombe ses actions héroïques.

Il faudra attendre le début des années 2000, pour qu'une de ses nièces découvre par hasard dans la mai-

son familiale une malle contenant les carnets de sa tante. Elle a alerté une personnalité locale qui a pris contact avec des survivants des familles d'accueil et de celles des enfants. Ces témoignages ont permis d'acquiescer la conviction qu'Antoinette Bervas avait créé en collaboration avec la Résistance locale un authentique réseau d'entraide pour cacher une centaine d'enfants juifs qui lui doivent la vie.

Le nom d'une rue de Dourdan a été attribué à Antoinette Bervas par décision unanime du conseil municipal sur proposition de l'association créée pour rendre hommage à cette résistante de l'ombre.

Pour Me Dulong, la protection des enfants juifs dans cette localité s'explique par l'ancrage républicain des classes populaires de Dourdan. Petite ville à la campagne, les ouvriers agricoles souvent d'origine bretonne et très nombreux alors en Beauce – dont Dourdan constitue la porte – étaient massivement syndiqués à la CGT comme les cheminots. Quelques enseignants de gauche, plutôt communistes, avaient également une grande influence dans les classes populaires.

Les conditions étaient donc réunies pour que Dourdan devienne au fil du temps une ville résistante à tout point de vue, estime-t-il.

« Elevé en partie à Dourdan, j'ai connu beaucoup de ces Dourdannais et Dourdannaises et je n'en suis pas étonné rétrospectivement car je me souviens de la générosité de beaucoup et de leur attachement sincère et naturel aux principes de la République violés par Pétain et ses sbires », conclut Jean-Jacques Dulong en cette année du 80e anniversaire de la rafle du Vel' d'Hiv. ■ PK

[1] Association créée en 2007.

IL Y A QUATRE-VINGTS ANS, LES NAZIS FERMAIENT LES ÉCOLES JUIVES

par FRANÇOIS MATHIEU

Il y a quatre-vingts ans que, précisément le 30 juin 1942, le gouvernement nazi fermait les écoles juives, privant ainsi d'enseignement tous les écoliers, lycéens et étudiants juifs vivant encore en Allemagne.

Cette décision avait eu neuf ans de préhistoire. Après la venue d'Hitler au pouvoir, le 30 janvier 1933, les mesures discriminatoires à l'endroit des Juifs avaient commencé en avril 1933 avec deux lois dites, l'une de « restauration de la fonction publique » ; l'autre de « lutte contre la surcharge des écoles et écoles supérieures allemandes ».

La première chassa de l'enseignement les maîtres d'école et professeurs juifs ; la seconde instaura un numéris clausus fixé à un maximum de 1,5 pour cent d'élèves et d'étudiants juifs dans les établissements scolaires et d'enseignement supérieur publics.

En septembre 1935, juste avant les « Lois de Nuremberg » qui font des Juifs des étrangers dans leur pays, les enfants et les jeunes juifs sont inter-



Filles à un cours de couture à l'école Adas Israël, financée par la communauté juive d'Allemagne. Berlin, Allemagne, années 1930.

dités d'enseignement public et doivent fréquenter leurs propres écoles. Cela signifie qu'une grande partie d'entre eux se voit interdite d'enseignement, vu qu'il ne peut y avoir d'établissement juif hors des très grandes agglomérations, encore moins de création de nouvelles institutions.

Les pogromes de novembre 1938 (dits de la « Nuit

de cristal ») et les destructions qui s'ensuivent constituent une nouvelle étape de l'éradication en cours. Si, en 1932-1933, il y avait quelques 60 000 jeunes Juifs scolarisés sur le territoire du Reich, il n'y en a plus que 20 000 en 1938-1939. Un nombre qui va sans cesse décroissant. Dix mille enfants juifs avaient bénéficié volontairement de l'opération humanitaire du « Kindertransport » menée depuis la Grande-Bretagne. Autre cause : l'émigration qui va durer jusqu'en 1941, date d'instauration du port de l'étoile jaune, après la ghettoïsation dans les « immeubles juifs », et les déportations à l'Est.

Si, jusqu'au 30 juin 1942, 10 000 Juifs d'âge scolaire avaient encore fréquenté les bancs d'une école ou d'une institution pédagogique, on imagine aisément que l'obligation scolaire avait perdu toute sa substance.

Une suite ? Effroyable et connue : un million cinq-cent mille enfants juifs tués par les nazis à travers l'Europe en une demi-décennie. ■

LEE MILLER : UNE PHOTOGRAPHE AUX MULTIPLES FACETTES

Les 53èmes Rencontres de la photographie d'Arles ont consacré cette année (2022) une riche rétrospective à **Lee Miller**, une photographe américaine éclectique, célèbre aussi bien pour ses clichés de mode et ses portraits que pour ses reportages sur la Seconde Guerre mondiale, dont ses photos révélant les camps de la mort. Née aux États-Unis en 1907 à Poughkeepsie (État de New York), Elizabeth Lee Miller s'initie à la photo grâce à son père. Elle débute sa vie professionnelle en 1927 comme mannequin pour le magazine *Vogue*, version américaine et *Vanity Fair*, avant de gagner Paris en 1929 où elle devient à 22 ans l'assistante et la compagne de Man Ray avec qui elle se forme aux techniques de l'art photographique (comme la solarisation*).



Lee Miller

Égérie des surréalistes et muse des années Montparnasse, Lee Miller côtoie Jean Cocteau pour qui elle joue le rôle d'une statue dans son film *Le sang d'un poète*. Peu à peu, elle s'émancipe de la tutelle de son mentor et crée à Paris son propre studio photo, consacrant son travail au monde de la mode, de la publicité, des parfums et cosmétiques. En 1937 elle se marie et, après quelques années passées en Égypte, revient en France où elle retrouve ses amis surréalistes dont Picasso et Éluard. Puis elle quitte la France pour Londres où elle travaille



Avec Picasso à la Libération de Paris en 1944



Lee Miller

pour l'édition britannique de *Vogue* peu avant le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale. Dès le début du *Blitz*, Lee Miller se transforme en reporter de guerre. En *battle-dress*, appareils en bandoulière, elle suivra les troupes alliées dans leur marche contre les troupes nazies depuis la France jusqu'en Allemagne, pénétrant dans les camps de la mort de Buchenwald et de Dachau où elle sera l'un des tout premiers photographes à en saisir l'horreur, que ses clichés révéleront au monde. Elle s'éteindra en 1977 dans sa ferme anglaise qu'elle partage avec son mari Sir Roland Algernon Penrose dans le Sussex. C'est là, dans le grenier de la maison familiale, que son fils Anthony découvrira après sa disparition des milliers de photos.

L'exposition, intitulée *Lee Miller, photographe professionnelle (1932-1945)*, rend hommage à cette femme photographe éprise de liberté et témoin actif des événements majeurs du XXe siècle.

Le visiteur découvrira dans l'Espace Van Gogh (**jusqu'au 25 septembre**) le saisissant autoportrait en noir et blanc de Lee Miller réalisé en 1930. Mais aussi les autres portraits réalisés en studio ainsi que ses photos de mode, comme celle qui s'intitule : *Chapeaux Pidoux* (Londres 1939), montrant sa parfaite maîtrise technique. Plus étonnante encore la photo de mode en couleur, très glamour, intitulée *Petersham sur laine* – qui illustre l'exposition – réalisée à Londres, en octobre 1944, pour *Vogue*. Elle couvre en même temps les effets dévastateurs des bombardements allemands sur la capitale britannique qui est sous le feu de l'ennemi, tout en mêlant avec brio les photos de mode et celles de la guerre. À noter les images des collections de la mode britannique pour *Vogue* en 1942, celles des uniformes des scouts londonniennes soutenant l'effort de guerre, et les tenues d'usine britanniques en 1942.

À sa demande, Lee Miller devient reporter de guerre pour *Vogue* qui publiera ses photos d'une acuité forte par leur réalisme, comme celles qui montrent les rudes combats livrés en 1945 dans la zone de Colmar, lors de la campagne d'Alsace. En France, à la Libération, elle saisit la réalité des scènes de la vie quotidienne dans un pays dévasté montrant aussi bien l'étal d'un tripièr que les images de femmes tondues à Rennes (1944) qui, « accusées d'avoir collaboré avec les nazis », défilent tête baissée dans les rues sous les regards moqueurs de la foule. Lee Miller parlera d'elles comme de « *stupid little girls* » (des petites sottes). Autre étonnant document pris par Lee Miller dans Paris libéré où l'on voit côte à côte Picasso et Aragon rendant hommage aux victimes de l'Occupation et aux victimes du nazisme. Sur un extrait de journal on découvre de désopilantes images de Lee Miller prenant un bain dans la résidence munichoise d'Hitler le jour même où il se suicide à Berlin.



Dachau en 1945

La rétrospective s'achève sur d'insoutenables et implacables photos de la libération des camps de la mort à Buchenwald et à Dachau. Elle sera parmi les premiers photographes à témoigner de l'indicible : des cadavres décharnés entreposés pêle-mêle, des montagnes d'ossements, des détenus charriant des cadavres sur des camions.

Insoutenables aussi ses photos des baraquements où les déportés émaciés en tenue rayée sont entassés sur leur châlit à Dachau. Symbolique aussi de l'enfer des camps la reproduction en grand format des grilles de l'entrée du camp de Buchenwald en 1945.

« *La chronologie resserrée dévoile un parcours riche, fait d'allers-retours, de croisements et de passerelles entre les différentes pratiques professionnelles exercées par la photographe* », écrit avec justesse Gaëlle Morel, commissaire de cette rétrospective à ne pas manquer. ■ PK

* Technique qui consiste à exposer à la lumière une photographie partiellement développée avant de poursuivre son traitement, créant des effets de halo.



Lee Miller lors de la libération de Saint-Malo, photographiée par son compagnon de route le photographe Dave Scherman

C'EST NOTRE HISTOIRE

DES LARMES AUX RIRES - LA COMMISSION CENTRALE DE L'ENFANCE

HISTOIRE ET MÉMOIRE D'UNE ORGANISATION JUIVE, LAÏQUE ET PROGRESSISTE, 1945-2020

Nos amis de l'AACCE et les Éditions du Cherche midi publient l'histoire très attendue de la Commission Centrale de l'Enfance, la CCE. Notre CCE ! Créée en 1945 par l'Union des Juifs pour la résistance et l'entraide – UJRE.

Un livre événement pour plusieurs raisons. D'abord, c'est un BEAU livre. Quatre cent cinquante-six pages ; une formidable iconographie ; une maquette claire et légère. Du beau travail ! Bref un livre qu'on aimera offrir.

Ensuite, c'est la première véritable histoire de femmes et d'hommes, immigrés juifs d'Europe centrale pour l'essentiel, militants communistes de la section juive du Pcf puis de l'UJRE, résistants de la MOI durant l'Occupation, antifascistes, pour certains engagés en Espagne, toutes et tous inspirés par les plus grands pédagogues progressistes – Makarenko, Korczak, Montessori –, toutes et tous engagés dans une des plus belles causes après-guerre : rendre aux enfants juifs, cachés et pour beaucoup orphelins, le rire. C'est-à-dire la vie. Et ils furent plusieurs milliers à fréquenter foyers, colonies ou patronages.

Enfin, les auteurs, Serge Bianchi, Zoé Grumberg, Joseph Kastersztein, historiens pour les deux premiers, psychosociologue et ancien président de l'AACCE pour le troisième, ont croisé témoignages et archives pour restituer une aventure avant tout humaine dans la complexité d'époques contradictoires et d'un monde d'affrontements idéologiques. Leur travail est

complété par les interventions-témoignages de l'ancien ministre d'État, Charles Fiterman et du professeur Boris Cyrulnik, tous deux anciens des foyers de la CCE. Le premier évoque les animateurs comme des « passeurs d'espérance » tandis que le second confie : « Pour la première fois de ma vie, je découvrais un monde juif qui me rendait heureux ».

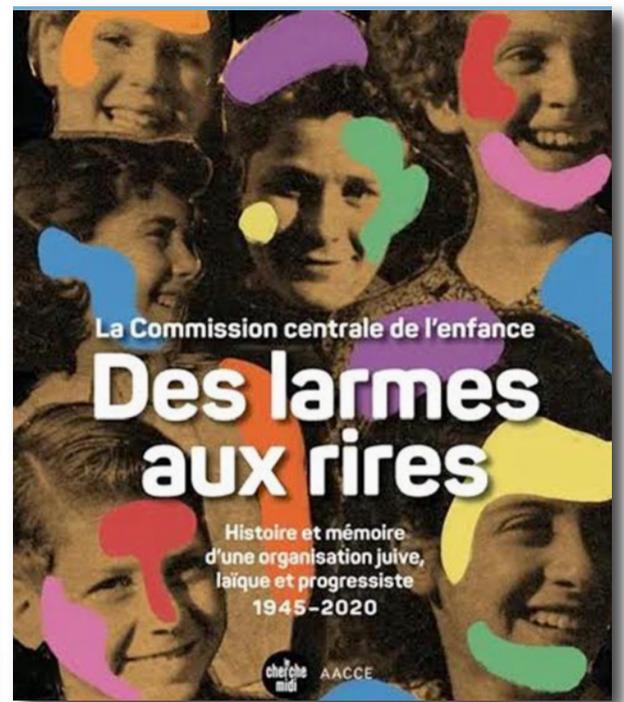
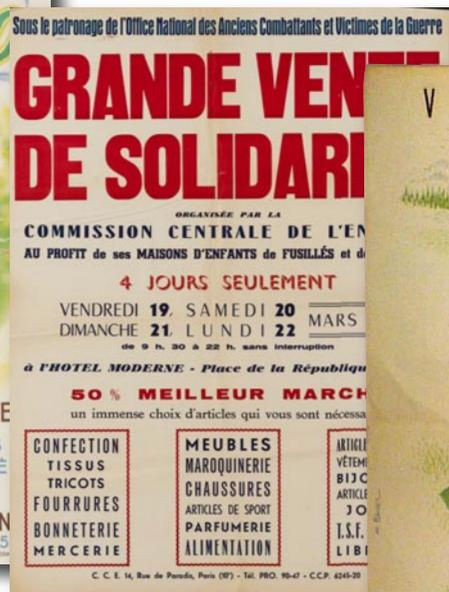
Il fallait que cette histoire soit écrite. Pas seulement pour rendre hommage à celles et ceux qui l'ont faite et dont le livre dresse les portraits ; pas seulement pour que les adultes qui sont devenus les colons d'hier puissent retrouver le souvenir des jours heureux qu'ils évoquent ici, mais parce que cette histoire de l'engagement d'hier donne à penser à celui d'aujourd'hui.

Lire ce livre et en découvrir les photos et images relève du plaisir. Le faire connaître est un devoir. ■ BF

Serge Bianchi, Zoé Grumberg, Joseph Kastersztein, *Des larmes aux rires, la Commission centrale de l'enfance*, Éd. Le Cherche Midi, 2022, avant-propos de Charles Fiterman, ancien ministre d'État, préf. de Boris Cyrulnik, neuropsychiatre, 456 p., 35 €.



Carte de membre des Jeunes Bâtisseurs



1950's. Anna Vilner dans un patronage de la CCE du 11° arr.



Enfants de la CCE à Tarnos



1947. Sophie Schwarz accompagnant des enfants de la CCE

ROSETTA LOY ET LA QUESTION DES LOIS RACIALES EN ITALIE

par Gérard-Georges Lemaire

Née en 1931 à Rome, Rosetta Loy a grandi dans une famille catholique aisée qui n'a pas pactisé avec le régime fasciste, mais ne s'y est pas non plus opposée. Elle a commencé à écrire très jeune, mais ne s'est lancée dans la carrière littéraire que relativement tard, se forgeant une excellente réputation comme romancière en Italie où elle a publié en 1974 *La bicicletta*, qui est aussitôt remarquée. Son œuvre trouve souvent sa source dans ses souvenirs d'enfance.

En 1997, elle fait paraître un livre intitulé *La parola ebreo* (Le mot juif). Il lui a été inspiré par la réminiscence d'une



Rosetta Loy

vieille voisine qui s'appelait Della Seta. Cette voisine était juive et la narratrice le savait parfaitement. Mais personne dans l'immeuble ne semblait en être préoccupé. Tout du moins jusqu'à ce jour de décembre 1938 où les lois raciales sont édictées par Mussolini – le décret est contresigné par le roi Vittorio Emanuele III.

La surprise est assez grande dans la péninsule car l'antisémitisme est le fait d'une minorité infime, contrairement à ce que l'on a pu constater en France et en Allemagne, sans parler des pays comme la Pologne ou la Hongrie, sans parler de la Russie.

Dans le même immeuble vit aussi la famille Levi, avec laquelle ses parents n'ont pas de relation particulière. La petite fille se souvient bien qu'à l'école on lui a parlé de mécréants qui tentaient de détourner leurs interlocuteurs de la voie tracée par le Christ – mais il s'agissait des francs-maçons. En

somme, les Juifs, bien qu'étant toujours considérés par l'Église comme les meurtriers du Christ, n'étaient plus mis au ban de la société – à noter que le dernier ghetto fermé a été celui de Rome, qui a disparu en 1870 lorsque les États pontificaux ont été rattachés au royaume d'Italie.

Giovanni Papini, qui s'était converti au christianisme en 1921, a écrit cette même année une vie de Jésus, bien éloignée de celle d'Ernest Renan : c'est une sorte de transformation de l'histoire du Juif errant, telle qu'elle a été véhiculée par les colporteurs dans les provinces les plus reculées quand on imprimait à Troyes les récits de ce malheureux, condamné à errer

sans fin, ou telle que l'avait racontée Alexandre Dumas. Rien, selon l'auteur, ne semble préfigurer un quelconque antisémitisme dans la littérature italienne et la question était demeurée purement religieuse.

Plus qu'un roman au sens propre du terme, *Madame Della Seta aussi est juive* est d'abord une sorte d'exploration d'une question apparue brusquement dans les codes fascistes peu avant la guerre. Ce livre nous fait remarquer que le concordat signé entre le nouveau pouvoir allemand et le Vatican (qui suit de peu celui qui avait été signé avec l'Italie fasciste) n'a pas fait relâcher l'attention du pape et de ses proches conseillers : Pie XI s'est inquiété des théories racistes qui ne cessaient d'être avancées par les dirigeants nazis. Il fait aussi remarquer qu'en 1937, Julius Evola a fait réimprimer les *Protocoles des Sages de Sion*, livre diffusé par les autorités tsaristes en 1903. Ce faux a connu un succès énorme et a été traduit

dans toutes les langues possibles. C'est devenu l'ouvrage de référence des antisémites. Et ses effets se sont fait sentir aussitôt.

L'Italie n'a pas semblé être touchée par cette maladie idéologique. Mais cette réédition n'est pas tombée à un bon moment ! À l'école, on parle aux enfants de la pureté de la race italienne (ce qui est une gageure historique !) et le rejet des Juifs s'insinue dans l'enseignement. Pour les Juifs, ces dispositions ont eu des conséquences désastreuses. Mais elles n'ont pas vraiment suscité un bouleversement dans la société italienne. Ni d'ailleurs dans les formes de persécution. Les choses ont pris un tour plus dramatique quand le roi a signé l'armistice avec les Alliés et fait emprisonner Mussolini puisque ce dernier, libéré par les Allemands, a établi une République Sociale alors que les forces nazies avaient envahi une grande partie de la péninsule.

Rosetta Loy a su dans ces pages relater ce qu'a été cette période qui a conduit l'Italie au désastre militaire et à fait d'elle l'un des territoires d'Europe occidentale qui ont le plus souffert de la guerre (en fait de deux guerres, celle contre Hitler et celle des partisans). Elle l'a fait avec beaucoup de précision historique, mais aussi avec un sens admirable de la narration qui éclaire toutes ces questions.

Si l'on cherche à savoir ce qu'a été l'Italie de cette période, il faut bien sûr lire *Le Jardin des Finzi-Contini* de Giorgio Bassani – sorti de presse en 1962 et adapté au cinéma par Vittorio De Sica – mais il faut aussi lire ce volume qui permet de savoir l'essentiel sur le sort des Juifs sous le fascisme, une aberration idéologique qui demeure un mystère complet. ■

Rosetta Loy, *Madame Della Seta aussi est juive*, trad. Françoise Brun, Rivages Poche Payot, 2000, 180 p., 8 €.



À lire

Souvent de véritables héros – héroïne, ici – traversent l'histoire comme une comète. On les oublie. Heureusement, il arrive que de vrais archéologues de la mémoire reconstituent telle ou telle figure emblématique. C'est exactement ce qu'a fait Claude Collin avec sa « Catherine ».

Spécialiste de l'histoire de l'Occupation et de la Résistance et ancien maître de conférences en sciences de l'information et de la communication à l'Université Stendhal de Grenoble, Claude Collin avait déjà publié chez le même éditeur, Les Indes savantes, *De la Résistance à la guerre d'Indochine* et *Le travail allemand*. Cette fois, il ressuscite Catherine Varlin-Winter « résistante, militante, journaliste ». « Je l'ai rencontrée à plusieurs repri-

« CATHERINE » CATHERINE VARLIN-WINTER, RÉSISTANTE, MILITANTE, JOURNALISTE de Claude Collin

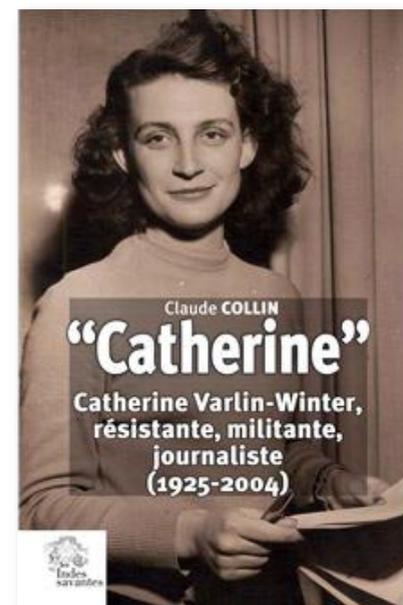
ses au sujet de la résistance communiste juive en zone Sud. Elle était attachante. C'était une personnalité exceptionnelle », confiait Claude Collin au *Dauphiné*.

Née 15 février 1925 de parents juifs, russophones, arrivés en France de Bessarabie au début des années 1920, Judith Haït-Hin – son nom de naissance – a 15 ans en 1940. Sa famille se réfugie à Montpellier. En novembre 1942 elle se retrouve à Grenoble, en zone d'occupation italienne, où elle s'engage dans les FTP-MOI, le fameux bataillon *Liberté*. Envoyée à Toulouse en 1943, elle devient responsable du service de renseignement puis commissaire aux effectifs de la 35e Brigade FTP-MOI de Marcel Langer puis, dans la Meuse, elle contribue à l'organisation du maquis FTP, notamment à l'intégra-

tion des prisonniers soviétiques évadés.

Après la guerre, Catherine Varlin intègre la rubrique de politique étrangère de *L'Humanité*. Elle y restera douze ans. Elle couvre la naissance d'Israël en 1948. En 1951, elle participe activement à plusieurs campagnes pour défendre les libertés, ainsi qu'à la campagne contre l'exécution des époux Rosenberg. Catherine quitte *L'Humanité* et le *Pcf* en 1956, après l'insurrection de Budapest et la publication du rapport de Nikita Khrouchtchev sur les crimes de Staline. Elle se consacre dès lors au cinéma. Scénariste et productrice, elle collabore avec Joris Ivens, Chris Marker, Alain Resnais et Yves Boisset.

Elle meurt d'un cancer le 22 décembre 2004, à Paris. ■



Claude Collin, « Catherine » Catherine Varlin-Winter, résistante, militante, journaliste (1925-2004), Éd. Les Indes savantes, Paris, 2022, 222 p., 26 €.

VANISH

« Ne vivre qu'avec la mer et un bateau pour la mer et mon bateau.
Seuls avec la mer immense pour nous tout seuls ».

Bernard Moitessier, navigateur et écrivain

D'après le livre de Marie Dilasser, *Océanisé.e.s* [1], Lucie Berelowitsch a adapté avec l'auteure et mis en scène *Vanish* [2], qui aborde le voyage en mer et la réflexion sociale. Pour certains, aucune autre solution ne se présente sinon tout quitter pour trouver autre chose que ce monde et cette société qu'ils n'ont pas choisis.

Les grands-parents de Lucie Berelowitsch sont arrivés de Russie en 1920, juifs non pratiquants, n'appartenant à aucune communauté. Lucie, née en 1978, parfaitement bilingue, parle russe depuis toujours. Après le bac, elle s'envole pour suivre au conservatoire de Moscou une formation de comédienne qu'elle poursuivra au TNP de Chaillot ; elle suit également des stages, notamment avec Oleg Koudriachov.



La comédienne devient assistante, avant de devenir elle-même metteuse en scène, entre autres, de Boulgakov, Ivan Vrypayev et Marina Tsvetaïeva... Elle participe, à Saint-Petersbourg, à un travail sur *L'Idiot* de Dostoïevski. On ne peut énumérer ses nombreuses créations et participations.

« À Moscou j'avais rencontré Alain Olivier, qui était en tournée, il m'a proposé de jouer dans *Ange noir* de Nelson Rodriguez, j'ai commencé ma carrière de comédienne. De retour à Paris je me suis sentie en capacité d'aborder pleinement la mise en scène, j'aime les mots, les livres, les regards sur la littérature. À 25 ans, j'ai créé la Compagnie des trois sentiers, avec des artistes du conservatoire et, en 2019, je suis devenue directrice du Centre Dramatique National de Normandie-Rouen, où j'ai monté *Rien ne se passe jamais comme prévu* de Kevin Keiss, inspiré du ballet de Diaghilev, *L'Oiseau de feu*, d'après un conte russe, sur la musique d'Igor Stravinsky, créé par les Ballets russes à Paris, à l'Opéra Garnier, en 1910. Le personnage, un enfant au cœur pur, quitte les siens, découvre un univers imaginaire et dangereux, une forêt initiatique. Pour ce spectacle, j'ai travaillé avec des musiciens-comédiens, en français et en russe. On aborde le problème de la



langue maternelle, comment travailler sur un conte contemporain russe, sur les non-dits, pourquoi on ne parle pas de la Mère, qui est là, et disparue ? »

Lucie nourrit un lien profond avec la culture russe, ce qui n'exclut pas d'autres centres d'intérêt. Elle est également une musicienne accomplie ; son instrument : la flûte traversière. Elle partage depuis de nombreuses années avec Rodolphe Poulain l'amour du théâtre et de la mer, le désir de porter sur la scène l'infini de la mer, la liberté mais aussi le danger de la solitude du navigateur.

« Ce sujet me faisait rêver, nous avons embarqué l'auteure Marie Dilasser, et nous avons



Il ne lui suffisait pas de bien manger au restaurant et de fumer des cigarettes égyptiennes. La mer l'appelait. »

Avant le départ, Rodolphe pense : « c'est toujours au moment où vous êtes prêt à partir que les gens veulent vous retenir. C'est pénible les derniers jours à terre... »

Après plusieurs jours en mer, après une nuit d'une lourde chaleur, il est confronté à un phénomène où la côte a disparu, les instruments de navigation sont déréglés, il est dans un monde d'hallucinations, il raconte sa vie d'avant, celle imaginaire qui pour lui est réelle. Il délire. « Je serai bientôt le jouet d'un monde abyssal que plus personne ne pourra rejoindre. Mon corps au milieu du chaos. Froid, humidité... »

Sur scène trois comédiens et deux techniciens, beaucoup de musiques, un clavier, un ordinateur. Ça bouge pour tout le monde, comme sur le bateau, mais le décor n'est pas réaliste. Le sujet explore l'âme humaine dans des circonstances extrêmes. Lucie Berelowitsch, jeune femme douce et talentueuse, ouverte aux autres, n'a pas fini de nous étonner. Elle est une artiste. ■

[1] Marie Dilasser, *Penthésilé.e.s Amazonomachie* suivi de *Océanisé.e.s*, Éd. Les Solitaires Intempestifs, Besançon, 2021, 128 p., 15 €.

[2] Du 23 septembre au 23 octobre au Théâtre de la Tempête à la Cartoucherie de Vincennes (résa : 01 43 28 36 36).

BLÜTENLESE - FLORILÈGE

Trois ans déjà... que François Mathieu évoquait pour nous, ces « poètes juifs de langue allemande, nés et ayant vécu à Czernowitz » qui, exilés, « firent entendre leur voix et perpétuèrent le souvenir de leur terre natale en Allemagne, en Autriche, en Roumanie, en Israël, aux États-Unis. » [1] Ces poètes, qu'il réunissait dans un même ouvrage [2], ont permis que cette grande ville juive germanophone « continue à vivre dans la mémoire universelle. »

Parmi eux, **Selma Meerbaum-Eisinger**, née en 1924 à Czernowitz, trop tôt disparue en déportation, morte fin 1942 du typhus dans le camp de Michaïlovka (Transnistrie). Elle avait 18 ans. Elle est considérée aujourd'hui, avec son cousin Paul Celan, Rose Ausländer et Immanuel Weißglas, comme « une des quatre étoiles de la poésie de langue allemande » [3].

Sachons donc gré aux éditions le bousquet-la barthe, maison cévenole spécialisée dans la poésie contemporaine et la critique sociale, d'avoir en ce mois de juin publié ces 52 poèmes qu'elle avait écrits de décembre 1939 à décembre 1941 pour son ami de cœur, Lejser Fichman, poèmes qui ne furent publiés en allemand que quarante ans après la mort de Selma...

Aujourd'hui traduits par Valentina Paniagua et Luisa Maria Schulz, ce plaisant recueil « petit gris », bilingue [4], témoigne d'une force poétique remarquable, évocatrice de la flore de

Bucovine, mais où se lit aussi, dans ses derniers poèmes, « la montée de l'angoisse, de la peur, du sentiment de tristesse et d'abandon » [3], comme dans « Müdes lied – Chanson lasse » ou le dernier, inachevé, « Tragik – Tragique ».... ■ **Tauba Alman**

[1] Des poètes juifs de langue allemande témoins d'une capitale disparue, Czernowitz, in *Presse Nouvelle Magazine* n° 368 de 09/2019.

[2] *Poèmes de Czernowitz. Douze poètes juifs de langue allemande, traduits de l'allemand et présentés par François Mathieu*, Éd. Laurence Teper, 2008.

[3] <https://www.cairn.info/revue-etudes-germaniques-2007-1-page-159.htm>

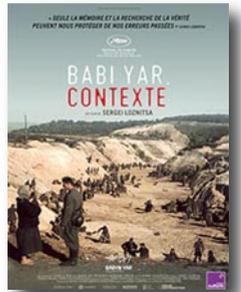
[4] **Selma Meerbaum-Eisinger, Blütenlese – Florilège**, Éd. le bousquet-la barthe, Barredes-Cévennes, 2022, 112 p., 13 €, série limitée (300 exemplaires).



Selma Meerbaum-Eisinger

AU CINÉMA LE MÉLIÈS DE MONTREUIL...

Ce 14 septembre, ne manquez pas la projection-débat du film de **Sergueï Loznitsa, Babi Yar. Contexte**. Présenté à Cannes en juillet 2021 et à Kiev en septembre 2021, ce documentaire reconstitue le contexte du crime (voir article en page 8), de 1941 à 1952, depuis l'avancée des troupes nazies, les massacres de l'automne 1941, le retour de l'Armée rouge en 1943, au procès de janvier 1946 à Kiev suite aux « atrocités commises par les envahisseurs fascistes sur le territoire de l'Ukraine soviétique », jusqu'à la pendaison des coupables le même mois, et au comblement du ravin en décembre 1952. Une vision inoubliable articulée autour de repères chronologiques ponctuant des documents d'époque magnifiquement restaurés. ■



Lire aussi l'article en ligne de Lisa Vapné, *Babi Yar. Contexte. Un film de Sergueï Loznitsa* in *Revue Alarmer* (10/02/2022) (<https://revue.alarmer.org/babi-yar-contexte-un-film-de-serguei-loznitsa>).

Dos yidish vinkl - דאס יידיש ווינקל

Yiddish, à la recherche du TAM perdu

Le *yidisher tam*, יידישער טעם, qu'est-ce donc ? Une expression difficilement traduisible, en quelque sorte ce petit rien indéfinissable, saveur, accent, odeur, parfum, goût, expression, geste, mimique, atmosphère, dont la perception vous émeut, fait vibrer en vous la corde sensible, vous transporte en une lointaine contrée qui pourtant vous est chère et familière, où soudain vous vous sentez chez vous.

Vous voyez, rien de plus simple...

Il sera pour chacun différent et pourtant identique, semblable à la madeleine de Proust.

Celui-ci le reconnaîtra dans ces accents pourtant distincts selon la région d'origine, qui faisaient dire à nos parents la *rie* de Rivoli ou la *rou*, tel autre vibrera aux sons d'un *nigun*, qui par ses seules variations vocaliques s'identifiera à notre *yidisher tam* : *doy, doy, doy ... ya ba bam...*

Pour un troisième, ce sera le parfum d'un *leyker*, d'un *shtrudl* ou d'un *kez-kikh* cuisant dans le four, à moins que les narines ne soient caressées par le fumet d'un hareng accompagné de délicieux *ugerkes*, cornichons eux aussi uniques, à l'aigre-doux ou salés.

Parfois, il va se nicher là où on ne l'attendrait pas, insolite : pour moi, le *yidisher tam* restera toujours lié aux éternuements de mon *tate*, mon père Koppel.

Un *psha* ! sonore, retentissant, qui vous transperçait l'oreille, emplissait tout l'espace.

Mais personne n'éternue ainsi ! *Psha* ! La petite fille que j'étais attendait un « Atchoum », en vain. À mes questions, il répondait seulement par un sourire triste, un haussement d'épaules. Bien plus tard, lisant un jour une nouvelle de Cholem Aleikhem en *mame-loshn*, au détour d'une page, « *Psha* ! » Au sein du foyer familial, dans la salle à manger trônait la table où nous nous réunissions. Lorsque, parfois, souvent, l'enfant pas très docile avait été grondée, c'était le lieu idéal pour la réconciliation. Je glissais subrepticement mon petit pied sous le pied paternel, repoussée, puis finalement acceptée. Et la *yiddische mame* commentait alors : « *Les voilà encore qui font kutsenyumutsenyu* ! » Ce קוצעניו-מוצעניו, mystérieux et pourtant évident, pouvait seul exprimer ce que « faire du pied » eût vraiment dénaturé. C'était se faire des mamours, montrer son affection... *mit a yiddishem tam* !

À chacun de puiser dans sa mémoire, son affect, pour retrouver ce *yidisher tam* individuel !

Un lomir zikh trefn in a khoydesh arum oyf undzer yidish-vinkl. Et retrouvons-nous dans un mois dans notre coin yiddish. ■

Regina Fiderer



Exposition Mendjisky

par **BERNARD FREDERICK**

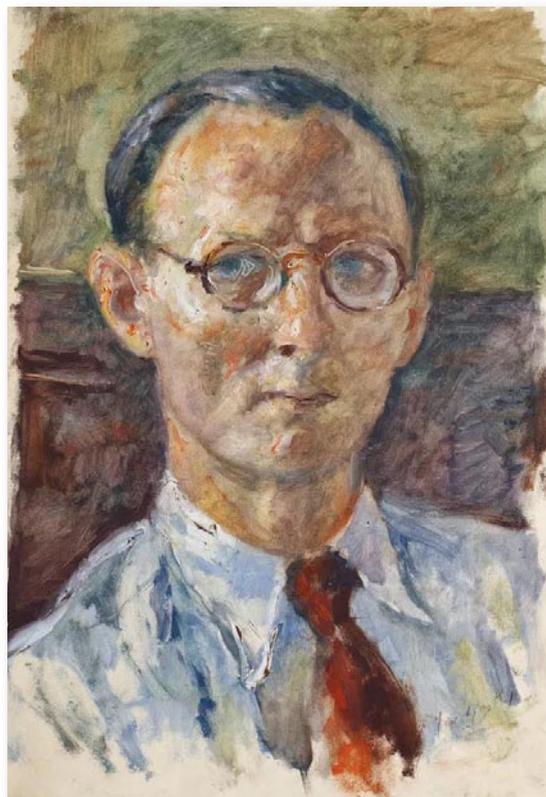
(Suite de la Une)

Le destin ultérieur du jeune peintre est déroutant. Il retourna en Pologne pour servir dans l'armée tsariste, qu'il déserta. Il se rendit en France et, à l'invitation de Renoir, lui rendit visite sur la Côte d'Azur. Il devait y rencontrer Amedeo Modigliani et Chaïm Soutine. De retour à Paris après un voyage en Pologne et en Russie, il rencontre, en 1918, le modèle Alice Prin qui pose notamment pour les peintres Amedeo Modigliani et Tsugouharu Foujita qui lui donnera son surnom : Kiki. Alice et Maurice vivront en couple jusqu'en 1922.

Lors d'un séjour à Łódź, il reçoit la visite d'Ichhak Lejbusz Perc qui rapportera cette anecdote : « *Mosze Mendjizky, a déployé ses toiles devant nous (...) Quand il nous a montré une série de nus féminins et masculins, cette simple femme juive [sa mère] a secoué la tête et a dit : Oi, Mosze, Mosze, et à quoi servent ces shiksenes ? Tu ferais mieux de devenir ferblantier comme ton père et de travailler sur les toits...* ».



Kiki 1924



Autoportrait 1930

En 1921, Mendjizky participe à la première exposition organisée au Café du Montparnasse. Il se rend sur la Côte d'Azur et, abandonnant portraits et nus, se met à peindre des paysages provençaux. À Saint-Paul de Vence, il fait la connaissance d'un musicien de jazz qui lui présente sa belle-sœur, âgée de 18 ans, Rose Rajbaut, qui devint sa femme un an plus tard. Rose donna à Maurice deux fils : Claude et Serge.

Lorsque les fascistes arrivent au pouvoir en Allemagne, Mendjizky sonne publiquement l'alarme. Avec Paul Signac, Paul Langevin et Frédéric Joliot-Curie, il fonde le *Mouvement des intellectuels pour la paix* qui regroupe de nombreux écrivains, scientifiques et poètes. Il sent la guerre venir. Quand la France est occupée, il s'engage dans le mouvement de résistance.

À Paris, les Allemands font irruption dans son appartement où se trouve une imprimerie illégale. Rose est arrêtée. Maurice s'installe avec ses fils à Nice où il publie également un journal illégal et organise un mouvement de résistance : la 8e Compagnie des Francs-Tireurs et Partisans Français (FTPF). Il échappe de peu à l'arrestation. Mais son fils aîné, Claude, médecin et résistant, est capturé et assassiné quelques jours avant la libération de Nice. Serge est également tombé entre les mains de la Gestapo, mais il a réussi à survivre.

Mendjizky, ne s'est jamais pardonné la mort de son fils. La longue séparation d'avec Rose et la mort de Claude ont provoqué l'effondrement de son mariage.

Après la guerre, hanté par celle-ci et la disparition de tous les siens en Pologne, il commence à travailler sur des dessins représentant le ghetto de Varsovie.

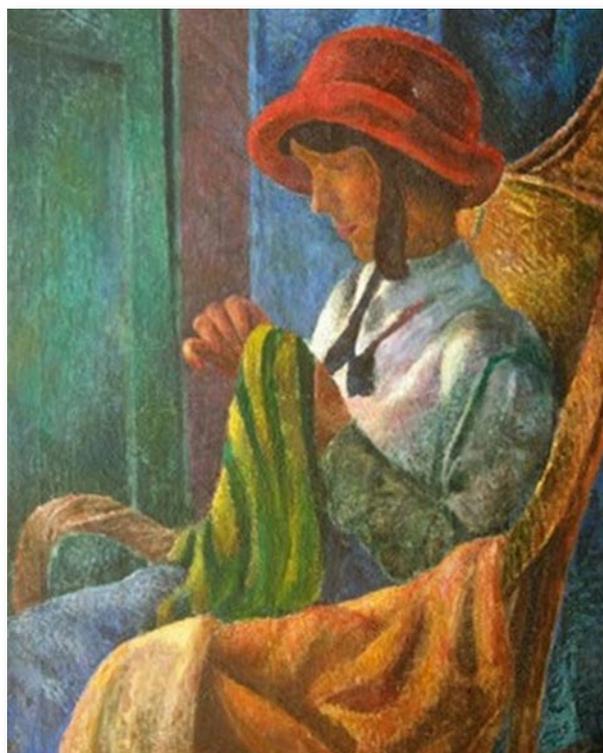
Lorsque Pablo Picasso les voit, il s'enthousiasme : « *C'est un chef-d'œuvre, une véritable symphonie de noir et blanc* ». La série de dessins sera publiée en 1955 avec des textes de Paul Éluard et de Vercors.

Atteint d'un cancer de la langue, il est opéré, mais il était trop tard. Il décède à Saint-Paul de Vence le 8 mai 1951, le jour anniversaire de la mort de son fils auprès duquel il repose à Nice. ■

[1] *La Ruche* : Voir in *PNM* n° 368 de 09/2019 l'article de **Bernard Frederick** intitulé *Nathan Altman Tradition et Avant-garde*



La sieste – Huile sur toile 50 x 65 cm – 1930



Jeune femme à la couture 1920



Hommage aux combattants du ghetto de Varsovie



Paysage de Saint-Paul, vers 1925



Boulevard Parisien au Printemps